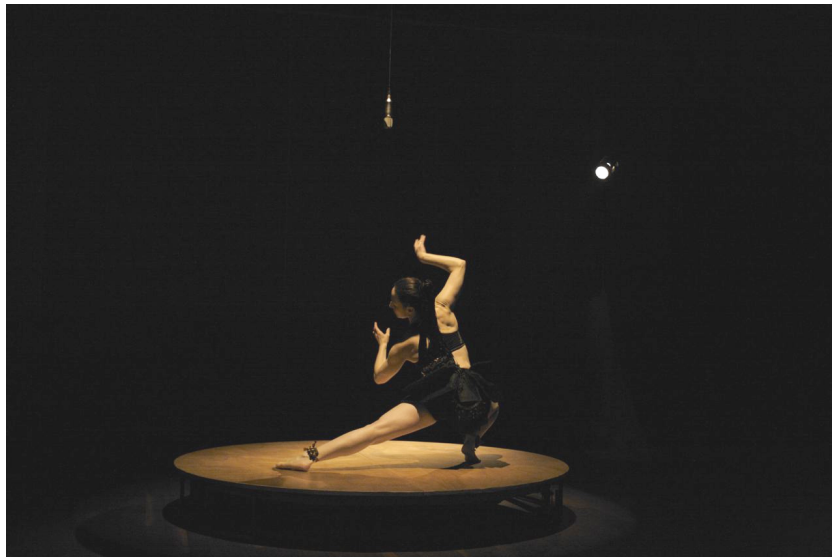


THÉÂTRE DES
BOUFFES DU NORD
REVUE DE PRESSE

PROJET MATA HARI: EXECUTION

de Jean Bescós

mise en scène Simon Abkarian



© Jean Bescós

Théâtre des Bouffes du Nord

37 bis, boulevard de la Chapelle - 75010 Paris / Métro : La Chapelle

DU MARDI 15 MARS AU SAMEDI 2 AVRIL 2011

CONTACT PRESSE

MYRA - Rémi Fort / Elisabeth Le Coënt - 01 40 33 79 13 / myra@myra.fr / www.myra.fr

LISTE PRESSE

QUOTIDIENS

HELIOT Armelle - Le Figaro

SIRACH Marie-Josée - L'Humanité

HEBDOMADAIRES

BERNARD-GRESH Sylviane - Télérama Sortir

COSTAZ Gilles - Politis / Alternatives théâtrales

POITTE Isabelle - Télérama

VERGNOL Maud - L'Humanité Dimanche

RADIOS

COLAS Chantal - France Bleu IDF *Un après-midi à Paris*

DAUDE Olivier - France Bleu IDF *Un après-midi à Paris*

MARINO Audrey - Le Mouv' *La Matinale*

PARADOU Pascal - RFI *Culture Vive*

PIOLE Nathalie - TSF Jazz *Matins Jazz*

TV

DARIZ Natascha - France Ô *Studio M*

LE GAC Gildas - Ciné cinéma *Hors Cadre*

MENSUEL

KUTTNER Hélène - L'Avant-Scène Théâtre

WEB

BAHLOUL Daniel - Un Fauteuil pour l'orchestre.com

CLAYES Mathias - Théâtrorama.fr

POINT RADIO-TV

RADIOS

► RTL

RTL Soir présenté par Bernard Poirette

ITV de Simon Abkarian

Diffusion en direct mercredi 16 mars entre 18h et 19h15

► LE MOUV'

La Matinale présenté par Yassine Belattar

ITV de Simon Abkarian

Diffusion en direct lundi 21 mars entre 9h et 10h

► FRANCE BLEU IDF

Un après-midi à Paris présenté par Olivier DAUDE

ITV de Catherine Schaub-Abkarian et Simon Abkarian

Diffusion en direct vendredi 25 mars entre 16h et 16h30

TV

► FRANCE 2

Vivement dimanche prochain présenté par Michel Drucker

ITV de Simon Abkarian

Diffusion dimanche 27 mars à 19h

LISTE DES PHOTOGRAPHES VENUS

► Agence ArtComArt / Pascal VICTOR

Contact : contact@artcomart.fr / 06 09 14 80 13 / www.artcomart.fr

► Agence Wikispectacle / Vincent PONTET

Contact : Christine Saboia: christine@wikispectacle.com / 01 40 28 08 90 / www.wikispectacle.com

► Pascal GELY : indépendant

Contact : pascal.gely@wanadoo.fr / 06 16 94 40 41 / www.pascalgely.fr

► Bernard-Michel PALAZON : indépendant

Contact : bernard.palazon@free.fr / 06 07 49 29 57

► Agathe POUPENEY : indépendante

Contact : agathe@photoscene.fr / 06 64 81 93 14

QUOTIDIENS

Théâtre

L'histoire de Mata Hari ou L'art du mentir-vrai

Simon Abkarian met en scène *Projet Mata Hari : exécution*, de Jean Bescos. Un spectacle fragmenté et lumineux.

Mata Hari est fusillée à l'aube du 15 octobre 1917. Elle refuse le bandeau que lui tendent ses bourreaux. Elle leur souffle un ultime baiser du bout des doigts qu'elle a meurtris après son long séjour en prison. L'agent H21 tombe au fort de Vincennes, pour intelligence avec l'ennemi.

Qui était Mata Hari ? Danseuse indienne, elle fut, de 1904 à 1914, la coqueluche du Tout-Paris. Drapée dans des voiles de tulle mordorés ou transparents, elle dansait nue, presque nue, les chevilles ceintes de bracelets-clochettes qui martelaient délicatement le sol qu'elle foulait avec l'évanescence d'une déesse. Adorée, adulée, admirée, elle passait d'un théâtre à l'autre, dansait à en avoir le tournis dans des soirées privées, des cabarets. On ne compte plus ses amants, ses fourrures, ses bijoux. Survient la guerre. La toute Première Guerre mondiale. La der des der. Pour regonfler le moral des troupes, on dope le front et l'arrière à coups de slogans patriotiques rageurs ; on fait la chasse à tout ce qui, de près ou de loin, s'apparente à l'Allemagne ; on modifie des noms à consonance germanique (on ne dit plus eau de Cologne mais eau de Pologne). C'est une époque où l'on devient bête à en mourir.

Alors, Mata Hari ? Vraie ou fausse espionne ? Vraie ou fausse danseuse javanaise ? « Je ne suis pas coupable, je suis hollandaise » répète-t-elle à l'envi. Elle ment avec un aplomb qui a dû énerver plus d'un gradé. Elle ment sur son âge, ses origines, son parcours de vie. Elle tombe amoureuse au mauvais moment, de la mauvaise personne. Et derrière l'espionne, on traque la femme libre.

Catherine Schaub Abkarian campe une Mata Hari magistrale où passent la force et la fragilité, la souplesse d'un corps qui se plie au gré des pas dansés mais ne se rompt pas, la ténacité d'une femme qui éclate face à la lâcheté des hommes.

Simon Abkarian a conçu un spectacle fragmenté et lumineux, un parcours qui emprunte des chemins où la vérité officielle se déchire comme un voile devant la complexité humaine, la noirceur d'une époque.

Entre les murs cathédrale des Bouffes du Nord, l'actrice et son double (Philippe Ducou), grisé en Monsieur Loyal, virevolte sur une piste, se donne en spectacle, s'évade du plateau poursuivie par des faisceaux de lumière qui redessinent les contours de son imaginaire (création lumières Jean-Michel Bauer). La partition musicale, Macha Gharibian au piano, participe de cet enchantement.

Jusqu'au 2 avril, aux Bouffes du Nord, 75010 Paris. Rés. : 01 46 07 34 50.

M.-J. S.

20 MINUTES

Mardi 15 mars 2011

CABARET PROJET MATA HARI : EXÉCUTION

Le comédien Simon Abkarian met en scène un spectacle musical en forme de cabaret. *Projet Mata Hari : Exécution* ambitionne d'explorer la personnalité de la célèbre « danseuse espionne » de la Première Guerre mondiale, Mata Hari. Ainsi que les mystères et les contradictions liés à son histoire.

★ De 15 à 23 €. Jusqu'au 2 avril à 19 h
aux Bouffes du Nord, 37 bis, bd de la
Chapelle, 10^e. Tél. : 01 46 07 34 50.

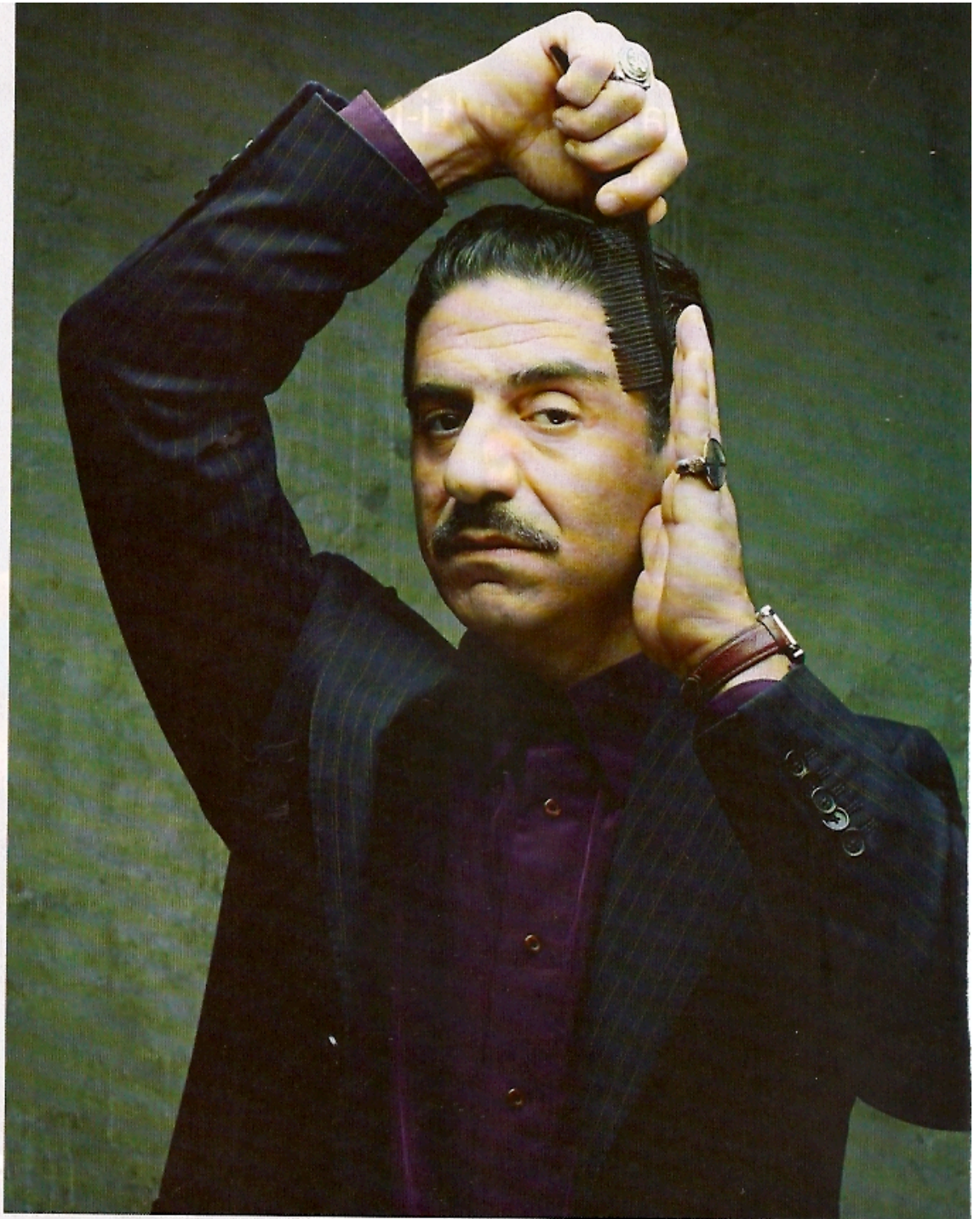


J. RESCOS

HEBDOMADAIRES

TELERAMA
Mercredi 30 mars 2011

DANS "LES BEAUX
MECS", LA SÉRIE
DE FRANCE 2,
SIMON ABKARIAN
JOUÉ TONY LE
DINGUE, UN RÔLE
SUR MESURE.



C'est l'histoire

LE COMÉDIEN SIMON ABKARIAN RENCONTRE

Q

Quand on lui demande ce qui l'a poussé à devenir acteur, Simon Abkarian prend le temps de la réflexion et formule une réponse un peu inattendue : « *Peut-être l'amour des gens.* » Ce qui passerait pour une pose ou une afféterie chez d'autres comédiens est chez lui d'une désarmante sincérité. Le doute ne plane même pas, à le regarder, penché en avant, vif, concentré, et à l'entendre : Abkarian se moque de plaire, regrette que le « succès soit devenu une idole devant laquelle on s'agenouille » et se « fout de paraître pompeux »...

La fermeté du ton, comme ce mélange de rugosité et de prestance naturelle, évoque immanquablement son personnage des *Beaux Mecs*, ambitieuse série (actuellement diffusée sur France 2) inspirée de l'histoire du grand banditisme. Dans le rôle taillé sur mesure de Tony le Dingue, Abkarian impose sa présence minérale, entre violence débridée et souffrance contenue. Aussi juste en parrain triomphant des années 1980 qu'en fantôme vengeur et tragique courant après une vie ruinée par un quart de siècle de prison. Après *Pigalle, la nuit* (Canal+), où il brillait dans le rôle de

Nadir, patron de sex-shop grande gueule et romantique, Abkarian aurait-il pris goût à la télévision ? Il y a à peine dix ans, l'idée même aurait été impensable. « *On était alors face à une fiction médiocre et donc à une pensée médiocre qui ne peut conduire un acteur qu'à la régression.* »

A l'époque, il est « complètement immergé dans le théâtre ». Son talent, brut et singulier, éclate dans *Une bête sur la lune*, bouleversante pièce de Richard Kalinoski, mise en scène par Irina Brook, où il interprète un survivant du génocide arménien parti reconstruire sa vie aux Etats-Unis. Il reçoit pour ce rôle le molière du meilleur comédien en 2001. C'est de nouveau immergé dans le théâtre qu'on le rencontre ces jours-ci au studio de L'Arcal, dans le 20^e arrondissement de Paris. Simon Abkarian interromp la répétition de *Projet Mata Hari : Exécution*, de Jean Bescós, dont il signe une mise en scène ancrée dans l'univers du cabaret. Longue silhouette un peu raide, costume noir, cheveu lissé vers l'arrière, regard ténébreux qu'on sait capable de dureté. A l'écran comme à la ville, l'évidence, un rien intimidante, d'une présence... Dans un large sourire, il nous parle du scénario qu'il vient d'achever, mais n'en dit pas trop, « *par superstition* », consulte son smartphone, fait le point sur ses rendez-vous. Simon Abkarian est un homme occupé mais « prêt à répondre de [son] art ».

S'il ne donne jamais l'impression de sacrifier la complexité et la nuance à un emploi du temps chargé, c'est sans doute parce qu'il place très haut l'idée de l'art dramatique. Et la responsabilité de l'acteur, « porteur d'humani-

té, qui se doit d'observer, d'être à l'écoute ». Lui qui ne vient « ni d'une famille d'artistes ni d'une famille d'intellos » n'a pas résolu le « mystère » d'une vocation qui n'a suscité « aucun doute ». Il en parle avec profondeur, sans crainte de l'abstraction, avec un souffle presque vital qui pourrait toucher au sacré. « *Le mystère du théâtre : on rentre dans un lieu, on éteint les lumières, les gens ont payé pour en voir d'autres se maquiller, se déguiser, leur raconter une histoire. C'est incroyable que cela perdure, même si la décadence guette cette caverne-là.* »

Cette volonté farouche de conjuguer art de jouer et « art de vivre », le comédien l'a héritée de huit années, « *denses et magnifiques* », passées au Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine. De 1985 à 1993, il y enchaîne les pièces contemporaines et les tragédies grecques (*Agamemnon*, *Les Euménides*, d'Eschyle...). Puis il décide de suivre sa propre route en tentant l'expérience de la mise en scène avec un groupe d'acteurs-complices. « *Le théâtre, c'est de là que je viens, c'est ma matrice, c'est là que j'ai appris à parler et à marcher, c'est là que je retourne faire mes gammes. J'y ai compris que le plaisir de voir une pièce qui est censée vous faire rire ou vous émouvoir peut ne pas être dénué de conviction. Il y a chez Molière ou Shakespeare un sens aigu de la justice et de l'injustice, et de l'indignation.* » Cela est dit sans emphase. Abkarian, en amoureux des mots, parle une langue imagée, teintée d'influence orientale lorsque surgit, sans qu'on s'y attende, une touche de poésie ou de trivialité.

Etonnante alchimie éclairée par Cédric Klapisch, qui lui a donné ses premiers rôles au cinéma au début des années 1990 (*Riens du tout*, *Chacun cherche son chat*) : « *Il a le côté brut et même voyou de la rue, et en même temps une noblesse. Il peut jouer un clodo et il sera toujours digne, noble. Même s'il joue un prince ou un roi, il y aura toujours chez lui quelque chose d'ancré dans le réel, de terre à terre.* »

A voir

■ **Les Beaux Mecs**, le mercredi à 20h35 sur France 2 (lire critique p. 125).
■ **Projet Mata Hari : Exécution**, de Jean Bescós, mise en scène de Simon Abkarian, Théâtre des Bouffes du Nord, Paris 10^e, jusqu'au 2 avril, tél. : 01-46-07-34-50.

Venu du théâtre, Simon Abkarian a conquis les écrans par la force de sa présence. Fidèle à ses origines arméniennes et marqué par l'Histoire, il porte un regard vigilant sur le monde.

d'un (beau) mec

Habitant d'un quartier populaire du 19^e arrondissement, Abkarian est issu d'une famille d'Arméniens dispersée par le génocide de 1915. Il naît en 1962 à Gonesse, dans le Val-d'Oise, mais grandit au Liban, où ses parents sont installés. Il a 13 ans lorsque la guerre éclate. Son père part au combat, s'y perd, plongeant les siens dans l'attente et l'inquiétude durant douze ans. C'est en exil, à Los Angeles, que le jeune homme, formé comme son père au métier de chausseur, découvre l'art dramatique. Déjà initié à la danse, il rejoint une compagnie de théâtre arménienne. En 1984, il reçoit comme un choc une représentation de *Richard II* par le Théâtre du Soleil : « J'ai réalisé que l'extraordinaire beauté était possible. »

Ce passé marqué par les stigmates du génocide, la guerre et l'exil, puis par la rencontre avec des cultures différentes, nourrit un regard acéré sur le monde, qu'il perpétue à travers ses choix artistiques, éclectiques : on le remarque dans la peau de Ben Barka, le leader de l'opposition marocaine (*J'ai vu tuer Ben Barka*), en mari ultra religieux terrassé par l'émancipation de son épouse dans *Prendre femme*, de Ronit Elkabetz. Mais qu'entend-il lorsqu'il se dit en « état de combat » ? « Le fait d'être en éveil, d'avoir une armée de douaniers devant chaque oreille qui ne laissent



Yes), Cédric Klapisch. Et Robert Guédiguian, avec qui il partage les origines arméniennes, l'engagement politique (notamment pour la reconnaissance du génocide) et une profonde amitié. « Nous avons un rapport à la responsabilité qui est très proche, souligne le réalisateur du *Voyage en Arménie*. On ne fait pas n'importe quoi, on parle quand on a quelque chose à dire. Ce n'est pas une histoire d'argent ou de célébrité. Comme toute personne issue d'un milieu modeste, on parle au nom des gens qui nous ont élevés. » Personne d'autre ne pouvait à ses yeux faire résonner la parole de Missak Manouchian, le poète arménien résistant de la fameuse « affiche rouge », dans *L'Armée du crime* : « Tout ce que Simon a vécu, la guerre, le déracinement, les douleurs, est inscrit dans son corps. Cela lui donne une richesse immédiate d'incarnation. »

Un an auparavant, en 2008, Abkarian avait ouvert le « livre de [ses] souffrances » à travers une pièce magnifique, *Pénélope*, ô *Pénélope*, créée au Théâtre de Chaillot. Au fil d'une écriture foisonnante et lyrique, il y transcende son histoire familiale en s'emparant du mythe d'Ulysse. Abkarian auteur raconte l'attente puis le retour d'un père combattant, héros perdu d'une guerre lointaine.

Et, par sa mère, épouse abandonnée mais debout, se fait le porte-parole de la douleur des femmes, « la plus grande minorité du monde », qu'il veut désormais placer au cœur de son travail.

Celui qui voue une « vénération à la femme-mère », selon les mots de Guédiguian, s'épanouit au cinéma dans le monde très masculin des flics et des voyous, se frotte au mythe de James Bond dans *Casino Royale*, glisse en mafieux exploitant des clandestins dans *Les Mauvais Joueurs* (de Frédéric Bailleux). N'y voir aucun paradoxe : « Ce qui m'intéresse, ce n'est pas tant les bandits que les histoires humaines. » L'acteur confirme au passage son goût pour les récits qui ont du « souffle », fustigeant une certaine dictature du réalisme : « C'est un problème au cinéma en général : on fait venir un flic consultant qui va nous expliquer qu'un bandit ne ferait pas ceci ou cela. On a envie de lui répondre : va t'asseoir et ferme ta gueule ! Il y a un phénomène primordial qu'on oublie pour un acteur : c'est l'imaginaire. Moi, je ne suis pas réaliste dans mon jeu, je m'en fous d'être dans le réel. »

Abkarian aime prendre le temps d'élaborer ses rôles, revenir encore et toujours à l'essence du jeu. Cédric Klapisch le dit pétri d'humilité, « intellectuel sans être prise de tête », « sophistiqué sans être maniéré », « sérieux et déconneur ». On serait tenté d'allonger la liste des apparentes contradictions, sans la clé précieuse livrée par Robert Guédiguian : « Les Arméniens sont un peuple déchiré depuis toujours, tiraillé entre l'Orient et l'Occident, entre le Nord et le Sud, entre la Chrétienté et l'Islam. Cela engendre une souffrance, quelque chose de toujours triste et nostalgique, et simultanément une vitalité : on mange, on boit, on fait la fête, on danse, on chante sans arrêt. Simon peut pleurer toutes les larmes de son corps à l'évocation de sa grand-mère et une demi-heure après éclater de rire, boire cinq vodkas et danser sur la table. Il est en cela un parfait Arménien. » Sombre et solaire Arménien habité par l'héritage des ancêtres, citoyen français et libanais, acteur cosmopolite et observateur vigilant du monde, Abkarian a trouvé sur la scène une autre patrie et un idéal : « Être plus grand que soi. » ● ISABELLE POITTE

PHOTOS DENIS ROUVRE POUR TÉLÉRAMA

“Il a le côté brut et même voyou de la rue, et en même temps une noblesse. Il peut jouer un clodo et il sera toujours digne, noble.” CÉDRIC KLAPISCH

rien passer sans que ça soit fouillé. Je m'entraîne à parler de mon travail et par mon travail à parler du monde. » En 2002, il incarne Aram, combattant de la cause arménienne (de Robert Kéchiachian), puis prête son charisme au peintre Arshile Gorky dans *Ararat*, d'Atom Egoyan. Deux films hantés par la mémoire du génocide, aux résonances personnelles. « C'est en cela aussi que ce n'est pas juste un métier : c'est une quête un peu secrète de soi. Peu importe qu'on tourne quatre films par an ou un tous les deux ans pourvu qu'on s'y retrouve. » Au cinéma, ses repères se nomment Karim Dridi (*Khamsa*, sur l'univers des Gitans, en 2008), Sally Potter (*Age*,

TELERAMA SORTIR

Mercredi 22 mars 2011

PROJET MATA HARI : EXÉCUTION

De Jean Bescos, mise en scène de Simon Abkarian. Durée : 1h15. Jusqu'au 2 avr., 19h (du mar. au sam.), Bouffes du Nord, 37 bis, bd de la Chapelle, 10^e, 01-46-07-34-50. (15-23 €).

T Ce spectacle-fantasma, cabaret allemand et oriental à la fois, évoque des épisodes de la vie de Margaretha Geertruida Zelle, danseuse et espionne, plus connue sous le nom de Mata Hari, fusillée à Vincennes le 15 octobre 1917. Le mythe de l'aventurière donne lieu à une mise en scène (Simon Abkarian), esthétiquement belle, avec ses ombres et ses lumières, ses couleurs rouges et blanches. Sur un petit podium circulaire scintillant, Catherine Schaub-Abkarian chante, danse. Philippe Ducou est un monsieur Loyal tout aussi dansant, et Macha Gharian, dans une longue robe rouge, est au piano. On pense à une Marlène Dietrich non pas "Ange bleu", mais mystérieuse danseuse balinaise qui nous parlerait de la Belle Epoque. Hélas, le spectacle manque encore de rythme et si Catherine Schaub-Abkarian, danseuse et chanteuse, suscite notre intérêt, elle reste assez plate et lointaine quand elle dit les mots de Jean Bescos.

MENSUEL



Entretien /
Simon Abkarian

cabaret

L'ange Mata Hari

Pour sa cinquième mise en scène, Simon Abkarian monte un cabaret autour de Margaretha Geertruida Zelle, alias agent H21, alias la mythique Mata Hari, qui fut une diva de la danse avant d'être accusée d'espionnage, exécutée et disséquée.

D'où est venue l'idée de ce projet de spectacle sur Mata Hari ?

Simon Abkarian : Ce projet est né d'un double désir. Tout d'abord, de celui de ma femme qui voulait s'emparer du personnage de Mata Hari. Au théâtre encore, la place faite aux femmes reste infime et l'histoire de Mata Hari est significative sur ce point. D'autre part, j'avais l'envie d'un

spectacle liant musique, danse et théâtre, une sorte de théâtre total même si l'expression ne veut pas dire grand-chose.

Pourquoi ce personnage ?

S.A : Parce qu'il est intéressant à plus d'un titre : historiquement, politiquement et théâtralement. Margaretha Geertruida Zelle a voulu se faire une place dans un monde d'hommes. Elle a compris par quel créneau y arriver en se faisant passer pour une danseuse venue d'Indonésie, en créant des spectacles mi-érotiques, mi-exotiques, en s'inventant un passé de princesse. Elle est véritablement devenue une star dans la France d'avant-guerre. C'était une véritable diva, mais surtout une femme qui a réussi à s'inventer un destin et une liberté. Elle gagnait beaucoup d'argent et sautait d'un homme à l'autre. Seulement, déjà dans ce monde, une femme n'avait pas le droit à l'envol, comme si le ciel était réservé aux hommes. Si bien qu'il a fallu la tuer en la faisant passer pour une espionne et en la condamnant à l'issue d'un procès totalement inéquitable.

Vous voulez la réhabiliter ?

S.A : Dans l'inconscient collectif, Mata Hari représente la femme duplice qui peut envoûter et tromper avec ses charmes. Mais en même temps qu'une femme fatale, elle incarne pour moi la liberté, l'impossible rendu possible, le combat féminin. Dans le spectacle, on lui rend donc ses habits humains. On fait entendre son point de vue sur l'art. On rappelle qu'elle voulait parler aux dirigeants européens pour faire cesser la guerre, qu'elle était à la fois naïve et d'une grande intelligence. C'est un ange à qui on a coupé les ailes, un personnage qui aujourd'hui ne pourrait plus exister. Elle est venue dans un monde où il y avait davantage d'espace pour l'enfance et la crédulité.

« Le théâtre est un espace qui échappe encore aux grands marchands »

En quoi ce personnage est-il théâtralement intéressant ?

S.A : Parce que c'est une danseuse. Une fausse danseuse. Et parce que ses interviews laissent voir chez elle une tendance à la schizophrénie. Son jeu permanent avec la réalité rejoint celui de l'acteur et le fait qu'elle ait joué sa vie permet d'introduire dans le récit de sa vie un certain recul, une distance, une ironie. On n'est pas dans la performance comme s'il s'agissait de raconter la vie d'une vraie danseuse.

Est-ce par mimétisme que vous avez choisi la forme du cabaret ?

S.A : La forme du cabaret permet une condensation de l'action, ainsi que de passer d'un épisode à l'autre de la vie de Mata Hari via des intermèdes chantés. De plus, elle permet de monter une forme légère : un petit plateau, deux comédiens et neuf projecteurs. Dans les conditions économiques d'aujourd'hui, c'est important. Surtout que j'aime le théâtre pour cette liberté qu'il offre. A la différence du cinéma, le théâtre est un espace qui échappe encore aux grands marchands. Enfin, les cabarets ont toujours fleuri en temps de crise. Ce sont des lieux de parole, de joie, de résistance à l'ordre établi. C'est donc aussi un petit acte politique que de procéder ainsi, si bien que j'ai décidé pour mes prochains projets de partir de contes et d'histoires vraies pour les « cabarétiser ».

Vous êtes déçu par le cinéma ?

S.A : Pas du tout. Théâtre et cinéma sont très complémentaires. Dans ma pratique ils se nourrissent réciproquement. Seulement, le cinéma s'oriente souvent vers un certain réalisme quand le théâtre consiste en un art de la transposition et de l'artifice, développe une poétique qui joue avec les codes et les conventions.

Propos recueillis par Eric Demey

Projet Mata Hari : Exécution, du 15 mars au 2 avril à 19h aux Bouffes du Nord. 37 bis Bd de la Chapelle, Paris 10^{ème}. Réservations : 01 46 07 34 50

Sensualités exotiques

Posté par Floriane le 22.03.11 à 10:59 | tags : théâtre, ici et là



Le hasard du calendrier réserve au public parisien une collision piquante entre deux spectacles à saveur indonésienne. L'*Opéra Java*, au Théâtre Claude Lévi-Strauss (Musée du Quai Branly) et *Mata Hari*, aux Bouffes du Nord, transportent le spectateur en Indonésie et dans les affres ou les délices d'une sensualité débordante.

L'*Opéra Java*, proposé par Garin Nugroho, s'inspire du Ramayana ; *Mata Hari*, du poète et dramaturge Jean Bescos, parcourt la vie de cette héroïne hollandaise qu'un premier mari emmena aux antipodes et qui fit les honneurs des spectacles « exotiques » de la Belle époque.

Macédoine indonésienne

La tradition revisitée, pourquoi pas ? Cela donne parfois de très jolies surprises, comme le *Kyogen des erreurs*, mis en scène et interprété par Mansai Nomura, et présenté dans le cadre du Festival de l'imaginaire. Shakespeare à la sauce nippone, cela vaut le détour, surtout quand les personnages types et le jeu codé de la comédie japonaise s'accordent à la perfection à une dramaturgie anglaise, contemporaine de son essor. Se jouer des traditions, mixées entre elles (« éléments issus de différents styles, traditions, régions, religions » annonce le programme de l'*Opéra Java*) et avec des éléments contemporains (danse se voulant contemporaine, musique jazz voire pop interprétée au gamelan), voilà de quoi donner une indigestion. Mais quand le tout est mis au service d'une « relecture » plus qu'appauvrissante de l'Enlèvement de Sita, un des épisodes phares de l'épopée du Ramayana, la coupe déborde. La femme, son mari, son amant : voilà à quoi se résume cette adaptation très explicitement sexualisée du texte millénaire. Tout ça pour ça ?

Mais qui était Mata-Hari ?

Aux Bouffes du Nord, le parti pris de sensualité est clair, à juste titre puisqu'il s'agit de débrouiller les fils d'une existence qui reste, aujourd'hui encore, énigmatique. Pute pour les uns, espionne pour les autres, Mata-Hari n'en pas moins été l'une des gloires des scènes parisiennes au début du XX^e siècle, jusqu'à s'inventer des origines indonésiennes ...

Catherine Schaub s'empare de ces multiples facettes avec talent, et s'en sort presque bien avec les bribes de néerlandais qui parsèment le texte. La défense de Mata-Hari, avant d'être exécutée en 1917, sera de répéter « Je ne suis pas coupable, je suis Hollandaise ». Schaub, qui brilla jadis au Théâtre du Soleil, connaît également les « danses exotiques » et s'amuse à panacher pas classiques et mudras indiens. Elle fait également entendre un joli brin de voix, dans ce spectacle accompagné en direct par une pianiste de rouge vêtue.

C'est Simon Abkarian qui signe ce florilège au décor sobre, où la lumière (notamment par jeux d'ombres) a une part importante. Il joue de ses interprètes (Schaub et l'étonnant Philippe Ducou) comme d'instruments qu'il connaît parfaitement et varie les registres : humour, cynisme, références au cinéma muet, mêlant quelques relents d'une esthétique d'époque à un discours universel sur la femme, la société, la politique.

A suivre

L'*Opéra Java* est présenté au Théâtre Claude Lévi-Strauss jusqu'au 27 mars, du jeudi au dimanche.

Mata-Hari est aux Bouffes du Nord, du mardi au samedi, jusqu'au 2 avril.

Quant au **Festival de l'imaginaire**, proposé par la Maison des cultures du monde, il se déroule dans différents endroits parisiens jusqu'au 15 juin prochain.



Projet Mata Hari : Exécution

Publié par [Matthias Claeys](#) dans [Théâtre](#) le 21 mar 2011 | [Pas de commentaire](#)

A quelque chose près...

C'est une étrange sensation que de sortir d'un spectacle en ne sachant pas si on a aimé ou pas, en étant à l'exacte médiane, et si on s'aventurerait à dresser un tableau des plus et des moins, on se retrouverait avec un match nul. C'est une étrange sensation, oui, mais qui donne à ce spectacle la qualité de ne pas laisser indifférent.

Catherine Schaub et Simon Abkarian s'attaquent à Mata Hari, aventurière d'origine hollandaise, danseuse exotique, celle-là qui fut convaincue d'intelligence avec l'ennemi durant la Première Guerre Mondiale et fusillée. Entre mythe, réalité, et mystification, comme un long numéro de cabaret, un sursaut de la belle époque nous est offert, où une femme pas comme les autres se couvre de sa légende.



Je ne suis pas coupable, je suis Hollandaise

Tout le monde a entendu parler de Mata Hari. Si si. Elle est un mythe. Tellement un mythe qu'on pourrait dire qu'elle s'est auto-mystifiée. Et c'est là la question de ce spectacle, sous-jacente, le propos réel : comment représente-t-on le mythe? Comment parle-t-on, fait-on parler cette figure dont la vie part dans tous les sens, dont les paroles se contredisent, dont on ne connaîtra sûrement jamais l'essence, celle-là qu'on ne peut pas enfermer dans une biographie? C'est un point de départ intéressant, oui, beaucoup plus que cet écueil (la plupart du temps ici évité) de tomber dans l'image de la femme libre, se libérant, sous le joug de la loi masculine et patriotique, blanche colombe prises dans un étau. Non, ici, Mata Hari est ce qu'elle est, nous fait voir ce qu'elle veut bien nous faire voir, dans un très beau texte tout décousu, virevoltant, plein d'humour, Mata Hari est ironique, elle est condamnable et admirable, elle nous laisse le cul entre deux chaises, à ne pas savoir quoi faire d'elle, et c'est très bien.

Le projet, le texte, parfait, rien à redire. Là où les problèmes peuvent arriver, c'est dans la mise en scène. Plus précisément, c'est dans les choix, où encore plus précisément dans ce qu'on ne sait pas si c'est un choix ou une erreur. La ligne de conduite peut-être intéressante, mais sur une pente dangereuse : partir sur Mata-Hari la danseuse exotique, dans une ambiance très Belle Epoque, cabaret, nuit parisienne des années 1910. Très bien vu, en somme. Mais, pour le coup, intéressant, parce que dans une certaine épure, et avec un recul, un humour. Et ça donne, dans cette superbe salle des Bouffes du Nord, des images, des ombres projetées à couper le souffle.

Catherine Schaub Abkarian et très juste, elle danse assez sommairement, on ne veut pas nous faire avaler de couleuvres, on sait bien que c'est plus la nudité de Mata Hari que l'exactitude de ses danses hindous qui lui offrirent le succès. Le comédien qui l'accompagne, Philippe Ducou, met un peu plus dans l'embarras. Non qu'il soit mauvais en M. Loyal, mais qu'il n'invente rien. On sent l'inspiration du Cabaret de Bob Fosse, on n'en retrouve pas le trouble, mais juste un homme maquillé qui semble combler le vide. Est-ce que par là Abkarian a voulu exprimer un monde de l'époque fait de faux semblants, d'hypocrisie, de sourires, de coups de poignard dans le dos? C'est peut-être ça. Il est là, en fait, le choix qui n'est pas clair.

Le spectacle semble hésiter entre une restitution très juste de l'époque, et une évocation critique. Non pas qu'il faille tout nous expliquer, mais, nous donner un cadre, peut-être, pourquoi pas? Ce problème de choix, on le sent aussi dans la musique (belle idée que le piano à vu, et superbe idée que ces trois minutes de piano seul), parfois très adéquate, parfois soulignant trop une tentative de mélodie, comme dans certaines images, ou textes (les textes en voix-off sont les plus vibrants, comme si on nous disait que là, il fallait être ému, c'est dommage, on l'est moins du coup)

Alors, voilà, on ressort en même temps content, parce qu'on a passé un beau moment, et en même temps frustré, avec la sensation d'être passé à côté de quelque chose d'excellent. Et, même en ça, c'est intéressant, parce que, surtout en ça, en fait, ça reste vivant.

Projet Mata Hari : Exécution

Texte : Jean Bescòs

Mise en scène : Simon Abkarian

Avec : Catherine Schaub Abkarian, Philippe Ducou et Macha Gharibian

Au Théâtre des Bouffes du Nord

37 bis boulevard de la Chapelle, 75018, Paris

Réservations: 01 46 07 34 50

[site web](#)



LE GRAND THÉÂTRE DU MONDE Mata Hari aux Bouffes du Nord

Par [Armelle Héliot](#) le 19 mars 2011 9h55 | [Lien permanent](#) | [Commentaires \(0\)](#)

Aux Bouffes du Nord, Simon Abkarian présente le spectacle qu'il a créé la saison dernière au Théâtre national de Toulouse, une évocation du destin étrange de la danseuse et espionne. Avec Catherine Schaub, Philippe Ducou et au piano, Macha Gharibian.

Ci-dessous un portrait de la "vraie" Mata Hari lorsqu'elle dansait. DR.

Simon Abkarian, ancien comédien du Théâtre du Soleil, acteur très souvent à l'affiche du Théâtre national de Toulouse et des spectacles de Laurent Pelly, devenu en quelques saisons un interprète très demandé au cinéma comme à la télévision (en ce moment il est dans une série très commentée) nous offre de temps en temps de petits bijoux de spectacles, très originaux, très légers et denses, très particuliers. "Projet Mata Hari : Exécution" répond exactement des qualités consubstantielles aux créations de Simon Abkarian. Il s'agit d'un moment à part, léger



comme
une
bulle
de
savons
ou une

poignée de paillettes, délié dans son mouvement et profond et dense quant à ce qu'il saisit du destin de la célèbre danseuse et qui, accusée d'espionnage fut fusillée dans les fossés de Vincennes en octobre 1917.

Presque rien sous la haute coupole du théâtre des Bouffes du Nord où cette proposition, donnée la saison dernière à Toulouse, est reprise. Quelques projecteurs pour les lumières de **Jean-Michel Bauer**, un piano pour **Macha Gharibian** qui entre en scène la première et accompagne toute la représentation en jouant ses propres compositions. Mata Hari est ici dans le costume de la danseuse "hindoue" qu'elle était pour la scène. Ici, la scène est minuscule et demande à **Catherine Schaub Abkarian**, une virtuosité, une délicatesse et une audace mêlées qui enchantent. Cette scène est un tambour de music-hall, une piste miniature posée à même le sol des Bouffes du Nord. Cercle de la danse, de la séduction, lieu de la danseuse qui nous enchante et raconte sa vie en dialoguant avec **le maître de cérémonie et Monsieur Loyal, Philippe Ducou**. La scénographie et les costumes sont du metteur en scène. Simon Abkarian conçoit ses spectacles comme des objets cohérents, des objets légers qui peuvent voyager facilement. Il y a l'idée d'un tréteau dans ce tambour de music hall.

La matière la plus importante du spectacle, est **le texte de la pièce de Jean Bescos**. Nombreux sont les ouvrages, les films, qui ont été consacrés à Marghareta Zette née en 1876 aux Pays-Bas et qui, accusée d'espionnage fut fusillée dans les fossés de Vincennes le 10 octobre 1917. La manière dont l'auteur s'est saisi de l'histoire, une manière enveloppante, tournoyante, de raconter le destin flamboyant par l'audace et sans doute l'affabulation et franchement tragique dans sa réalité, et cela dès l'enfance de Marghareta. C'est musicalement, toujours avec Macha Gharibian, que se jouent les moments de parole. Les mots, mais les gestes, les regards, les mimiques, les intonations, le corps tout entier parlent et charmeuse, précise, envoûtante, Catherine Schaub Abkarian, nous touche tout comme ses camarades, le fin Philippe Ducou et la sensible Macha Gharabian.

A la librairie des Bouffes du Nord (ou par l'auteur-éditeur, voir en note) on peut se procurer le livre en trois cahiers qui rassemble le texte de la pièce, les dessins, les mémoires (textes traduits par Vincent Bobulesco et adaptés par Jean Bescos). C'est un ouvrage savant et savoureux, remarquable par ce qu'il nous apprend et très joli dans sa forme de "dossier".

Bouffes du Nord, du mardi au samedi à 19h00. Durée : 1h20 (01 46 07 34 50). Jusqu'au 2 avril. Lire : l'ouvrage publié par Jean Bescos, éditions Solo ma non troppo (30€). contact@cie-solo.fr

www.bouffesdunord.com

UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE.COM

Jeudi 17 mars 2011

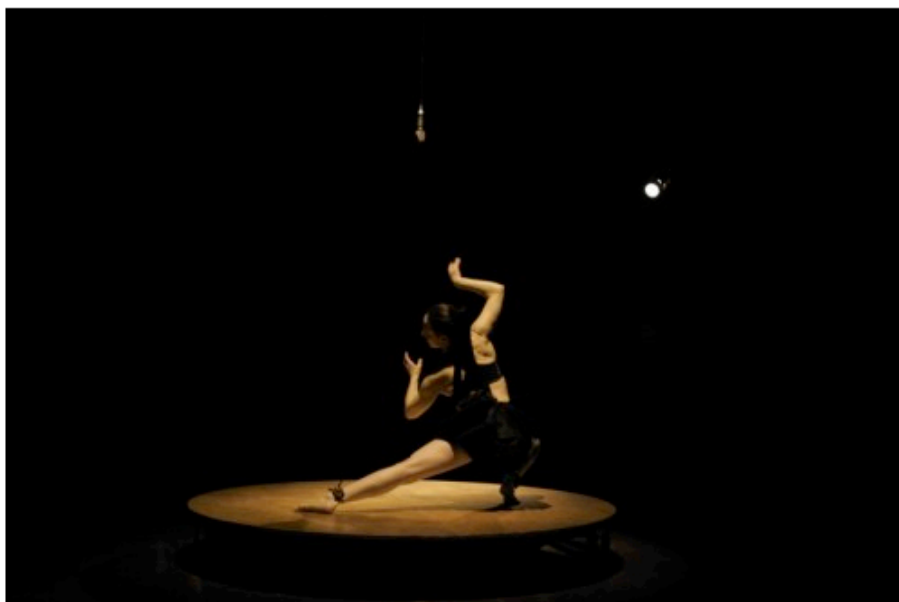
« Projet Mata Hari : Execution » de Jean Bescòs aux Bouffes du Nord

mar 17, 2011 | Pas de commentaire

par [Daniel Bahloul Druelle](#) -

Simon Abkarian réinvente une Mata Hari féérique dans l'illumination d'un cabaret onirique

Dans le bois de Vincennes des salves retentissent. Les oiseaux ont arrêté leur chant. C'est une aube naissante en octobre 1917. La belle époque disait-on. Le projet Mata Hari, *alias* Margaretha Geertruida Zelle, née en 1876, prend fin. L'envoûtante danseuse refuse le bandeau qu'on lui propose et souffle, sur sa main, un ultime baiser aux soldats du peloton d'exécution. L'espionne H 21 est fusillée pour intelligence avec l'ennemi dans les douves de la forteresse de Vincennes et gît sur la fange de l'histoire. Personne ne réclame son corps qui est remis au département d'anatomie de la faculté. L'histoire de Mata Hari a suscité de nombreuses polémiques, mais « L'œil de l'aurore » est devenue aujourd'hui une légende. Les plus grandes actrices l'ont incarné au cinéma : Greta Garbo, Marlène Dietrich, et Jeanne Moreau.



© Jean Bescòs

Je ne suis pas coupable, je suis hollandaise

L'âme de celle qui disait : « *Je ne suis pas coupable, je suis hollandaise* » vole comme un vent albinos sur la scène des Bouffes du Nord. L'incarnation de Mata Hari représentée par Catherine Schaub Abkarian se dévoile et danse voluptueusement sur une estrade lumineuse et circulaire façon piste de cirque. Un pur plaisir. De l'émotion à fleur de peau. Son personnage se raconte au son des grelots qui tintinnabulent une inde rêvée. Non. Mata Hari n'est pas une princesse Javanaise, qu'importe ! Son costume suggestif, magnifié sous les feux de la rampe, enchante le public. Elle dit :

« Je suis née sous le signe des hommes... Les trois premiers m'invitent à la vie, m'indiquent le chemin. Les trois suivants créent mon succès et bâtissent mon destin (certains m'ont aimé, mais aucun ne m'a épousée) puis trois autres provoquent mon déclin. Enfin les trois derniers sont là pour d'un dernier coup de main sceller le complot qui d'avance est signé. L'argent, la guerre, l'amour leurs servent d'appât, pour accomplir l'oracle décidé en hauts lieux. »

L'espace vide

En plus d'une mise en scène créative et épurée, Simon Abkarian réalise une scénographie digne du maître du lieu, Peter Brook. Un espace vide. Mais rempli de la présence charismatique des artistes. Sa direction d'acteur est une construction qui donne à chaque action : un état, une vision et un don. On pense à Kleist (1777-1811) et son texte : sur le théâtre de marionnette. Du plaisir intense que procure la grâce des marionnettes. Une grâce que Simon Abkarian localise clairement chez l'acteur. Où les fils seraient dans un corps et où l'esprit serait le marionnettiste. A titre d'exemple ce coup de théâtre quand, Catherine Schaub Abkarian, avec quelques fils rouge dans la bouche, devient une démonsse de théâtre Kathakali et danse son exécution. Du grand art. Notre système pileux se dresse sur notre peau par tant d'émotion et ce final nous fait exulter de joie. Les comédiens sont de précieux métronomes dans ce cabaret onirique qui va de l'humour au tragique en passant même par le trivial. Monsieur Loyal (Philippe Ducou) à la gestuelle dansée et narrative, s'invite parfois comme une ombre qui colle à la chair de Mata Hari. Il représente les personnages qui croiseront la route de la fausse princesse javanaise aux pieds et aux mains frottés de henné. La musicienne Macha Gharibian, pianiste virtuose, nous transporte au centre de l'émotion et de l'harmonie avec l'état juste du présent.

Pour sa pièce, Jean Bescòs nous dit :

« Une voix contient plusieurs voies, Mata Hari n'avait plus qu'à faire son entrée. Va-t-elle révéler ses secrets d'une femme prise aux fils de sa conscience et de sa chair ? »

In fine le metteur en scène dans sa note d'intention nous livre son approche de la pièce : « Le texte une fois entre nos mains, nous respirons. Oui, il y a dans l'écriture de Jean Bescòs un élément indispensable aux acteurs. Le souffle. Le souffle des mots, de la pensée, des corps, de la musique, tout y est. Nous avons grâce à lui évité l'écueil du spectacle biographique et bourgeois. Grâce à son travail d'écrivain, nous sommes entrés dans la vie de Mata Hari devenue mythe : Une vie excentrique et libre donc répréhensible et condamnable. »

Quant à nous, nous sommes heureux d'avoir vu du très bon théâtre.

Projet Mata Hari : Exécution

De : Jean Bescòs

Mise en scène : Simon Abkarian

Avec : Catherine Schaub Abkarian (Mata Hari), Philippe Ducou (Monsieur Loyal ou l'homme qui danse), Macha Gharibian (La Pianiste)

Assistance à la mise en scène : Pierre Ziadé

Création musique : Macha Gharibian

Création lumière : Jean-Michel Bauer

Création son : Antoine de Giuli

Scénographie : Simon Abkarian

Costumes : Simon Abkarian réalisés par Louise Watts

Travail de la voix chantée : Tamia Valmont

Du 15 mars au 2 avril 2011

Théâtre des Bouffes du Nord

37 bis, boulevard de la Chapelle

75 010 Paris

Réservations 01 46 07 34 50

www.bouffesdunord.com

Simon Abkarian : la culture « voyou »

Il est le héros des *Beaux Mecs*, sur France 2

ARTICLES RÉAGIR

Votez ★★★★★ Note de l'article : 3/5

Le 16/03/2011 à 09:08 par Élisabeth Perrin
[Laissez un commentaire](#)

Les beaux mecs

À voir le 16/03/2011 à 20h35 sur 

À voir sur le web  TVMag Replay

Simon Abkarian, qui crevait l'écran dans la série *Pigalle, la nuit*, sur Canal+, s'est glissé en douceur dans la peau d'un dur pour la nouvelle fiction événement de France 2. Huit épisodes retracent, depuis l'enfance, la vie de ce « beau mec » qui côtoie voyous à l'ancienne et délinquants de banlieue d'aujourd'hui.



Photo : © France 2

Simon Abkarian, comment définiriez-vous cette fiction ?

C'est une série sur le milieu français. Le passé et le présent. Un milieu qui a ses codes et n'a rien à envier à ses équivalents étrangers. Les cercles de jeu, les conversations entre gangsters, les individualités fortes, c'est très français. Rien à voir avec les familles mafieuses ou la hiérarchie pyramidale yakusa.

Qu'avez-vous pensé quand le réalisateur vous a proposé le rôle ?

Que c'est toujours un petit miracle d'être désiré ! Surtout pour un personnage comme celui-ci, qui dégage force et finesse. À la fois désuet, démodé, déterminé. J'ai aimé sa fragilité, sa vieillesse et ses dents encore acérées.

Vous êtes-vous inspiré de quelqu'un en particulier ?

Je n'ai pas cherché à connaître des gangsters, à être réaliste. Les mots et l'écriture m'ont inspiré, mes partenaires m'ont nourri, le réalisateur m'a appris, et le vêtement m'a mis dans la peau du personnage. On m'a demandé de faire ce que je ne sais pas faire. Et c'est ce qui m'a plu !

Êtes-vous amateur de cinéma noir ?

Dans ma banque de mémoire, j'ai tous ces films qui ont fait le succès du cinéma français -avec des acteurs comme Gabin, Ventura ou Brasseur- et mythifié la culture « voyou ».

Aujourd'hui, elle est en banlieue...

Oui, mais ce n'est pas la cité qui est responsable, c'est la pauvreté. Avant les années 50, tous les voyous étaient blancs...

Vous avez enchaîné *Les Beaux Mecs* après *Pigalle* (Canal+) : prenez-vous goût à la télé ?

Il y a quelques années, je n'aurais pas aimé. C'était vraiment mauvais. Maintenant, il existe des productions ambitieuses et populaires où il y a aussi de la place pour les mots. Contrairement à nombre de longs métrages de cinéma où les paroles ont disparu au profit de l'action.

Des projets ?

Je mets en scène *Projet Mata Hari : exécution*, aux Bouffes du Nord, avec Catherine Schaub Abkarian et Philippe Ducou (jusqu'au 2 avril, ndlr). Je tournerai ensuite *Kaboul Kitchen*, pour Canal+, et j'écris un long métrage.

A savoir

Simon Abkarian naît en 1962. Il entame sa carrière au théâtre, chez Ariane Mnouchkine notamment, avant de s'attaquer au cinéma grâce à Cédric Klapisch. Sa carrière éclectique le mène de James Bond (*Casino Royale*) à *Ararat* d'Atom Egoyan ou *Prendre femme* de Ronit Elkabetz, en passant par *Musée haut, musée bas* de Ribes. On l'a vu à la télé dans *L'Affaire Ben Barka*.